

EMILIE OUELLETTE

Fab

2. L'ÉTOILE

Un rayon de soleil passe sur mes paupières fermées. Comme si on agitait un foulard devant mes yeux. Il part et revient. J'entrouvre un œil et j'aperçois le rideau de ma fenêtre onduler sous l'effet de la chaleur qui se dégage du calorifère en dessous. Je referme mon œil et soupire.

Je veux simplement dormir. Je veux retourner à mon rêve bizarre, où mon meilleur ami est un dauphin et qu'on mange ensemble des kiwis. Le fruit, pas l'oiseau, ça serait dégueulasse. Puis, j'ouvre les yeux d'un coup. Je ne peux pas dormir.

— Mamou ?

Pas de réponse. Je saute hors de mon lit et je m'enfarge dans une boîte.

— Purée !

Je contourne mes valises, que je n'ai pas encore défaites depuis mon arrivée à Rimouski. Je sors dans le corridor, où la lumière du jour m'aveugle intensément. Si j'étais un vampiré, je serais morte sur-le-champ.

— Mamou ?

Toujours rien. Je marche jusqu'à la cuisine. Il est 9 h 17. Non, non, non. J'avais dit à

Mamou de me réveiller avant de partir travailler. Pourquoi elle ne m'écoute jamais? C'est pas compliqué! Ton enfant te demande quelque chose, tu le fais! Point. Mais non, Mamou, elle, il faut tout le temps qu'elle fasse à sa tête. Après ça, elle invente des excuses pour justifier ses actions. #LesParentsDisentQuilsFontÇaPourTonBien, comme dirait Charlie, ma youtubeuse préférée.

Elle ne comprend pas que j'ai un million de boîtes à ouvrir? Il faut que je sorte chaque chose et que je lui trouve une place. Pour ça, je dois monter la bibliothèque parce que sans bibliothèque, j'ai pas de rangement, sans rangement j'ai pas d'endroit où mettre mes choses, puis sans endroit où mettre mes choses, je vais me retrouver dans une chambre qui va avoir l'air d'un vieux musée de l'Antiquité. #CommeÀl'ÉpoqueDeMesMères

Sans oublier que je risque de mourir ensevelie sous la montagne de mes affaires ou en me vidant de mon sang parce que j'aurai marché sur un crayon qui m'aura perforé une artère en dessous du pied.

Il faut aussi que je gère mes vêtements, mes produits pour les cheveux et ma collection de livres. Pour mon linge, j'ai une commode, mais elle est trop petite. Je ne peux même pas y mettre tous mes vêtements. Mamou m'a dit qu'elle m'attendait pour aller magasiner. J'apprécie son attention, mais j'aurais préféré avoir des vrais meubles plutôt qu'un lien sur Pinterest pour me donner des idées. #LeVirtuelÇaRangePasMesBébélles

Ensuite, il y a mes produits pour les cheveux. Ça, c'est super important. Sinon, ma tête devient une boule frisée impossible à dénouer. C'est tellement intense que même les guirlandes de lumières de Noël sont plus faciles à démêler que mes cheveux. C'est sûr que j'ai besoin de fabriquer un coin dans ma chambre pour mettre mes produits, mes foulards et mes bonnets, parce que je les utilise tous les jours.

Sans oublier ma collection de livres. J'en ai plus de deux cents. Je fais quoi avec? Je les range dans une bibliothèque, ce qui me ramène à mon point de départ: je dois monter le meuble de A à Z.

C'est pour ça que j'ai spécifiquement dit à Mamou, hier soir, de me réveiller ce matin, quand elle allait partir. Parce que je ne sais pas si je vais avoir assez de temps aujourd'hui pour faire tout ça, en plus de me préparer pour ma première journée d'école demain à Rimouski.

Respire, Fab, respire.

J'ai tellement pas envie de revivre ce que j'ai vécu à Rouyn-Noranda. Les premiers mois de mon secondaire ont été pénibles. Quand j'y repense, je ne sais pas comment j'ai fait.

Mes mères qui se séparent et qui me l'annoncent juste après mon dernier examen du primaire. Je me souviens, j'étais tellement figée. Je ne comprenais pas ce qui se passait. J'entendais à moitié. C'était comme si je me regardais de l'extérieur.

Quand j'ai compris qu'on déménageait, j'ai paniqué. Puis quand elles m'ont dit que Manmi allait à Rouyn-Noranda et que Mamou allait à Rimouski, j'ai disjoncté. Je suis partie en courant et j'ai failli me faire frapper par une auto. J'ai eu peur de mourir, ce jour-là.

J'ai dû faire le deuil de mon programme de création littéraire pendant l'été parce qu'il n'y en avait pas à l'école de Rouyn. J'ai retrouvé un peu d'espoir en rencontrant à la bibliothèque une fille de mon âge, Daphné, et en m'inscrivant dans le profil théâtre. Je ne voulais surtout pas jouer, mais la possibilité d'écrire des pièces, c'était mieux que rien.

À quel point tout ça m'a pété en pleine face quand Daphné m'a ridiculisée devant tout le monde, faisant de moi la nouvelle rejet de l'école ! Et aussi quand j'ai appris qu'il n'y avait plus de place en théâtre... et que je devais aller dans le profil improvisation. Moi, en impro !

Je souris en repensant à tout ça. Je dis que je ne sais pas comment j'ai fait pour survivre, mais dans le fond, je le sais un peu. Il y a eu Léo, le meilleur ami que j'ai eu là-bas. Avec qui j'ai eu mon premier baiser, juste avant de quitter Rouyn. C'est tellement bizarre quand j'y pense. Comme si c'était pas vraiment arrivé. Ça me fait drôle en dedans.

Il y a eu Maya aussi. Ma meilleure amie depuis toujours. Même si elle est restée à Montréal, je l'ai sentie près de moi tout le temps. Quand elle est

venue me voir à l'Action de grâce, j'ai capoté ma vie. Ça m'a tellement fait du bien.

Puis Manmi, avec qui j'ai eu des discussions profondes sur ma couleur de peau et l'importance de faire ma place et de garder la tête haute.

Sans oublier monsieur Larouche, mon prof d'impro, qui a été mégapatient avec moi. C'est grâce à lui que j'ai découvert cet art. Purée. Jamais je n'aurais imaginé un jour monter sur scène et inventer des histoires en direct comme ça devant des spectateurs.

C'est ça qui me donne le plus de frissons de fierté. Moi, Fabiola Marsan, j'ai réussi à me tenir debout devant tous ceux qui n'ont pas voulu que j'existe et j'ai existé quand même. Sans retenue et sans regret. Ma dernière improvisation au match de Noël était juste épique. Je vais m'en souvenir toute ma vie.

Je regarde autour de moi. J'apprivoise ma nouvelle maison. C'est petit, mais chaleureux. Il y a un salon ouvert sur la cuisine. Ça fait une grande pièce. En avant, il y a ma chambre. En longeant le corridor vers l'arrière, on croise d'abord la salle de bain, puis la chambre de ma mère. Partout, il y a des plantes. Mamou aime quand il y a de la nature dans la maison.

En marchant vers le salon, j'aperçois mon reflet sur la porte du micro-ondes dans la cuisine. Mon regard est plus confiant. Bon, c'est sûr que je suis en pyjama et que j'ai encore mon bonnet

sur la tête, mais il y a quelque chose de changé en moi. Je le sens.

Je m'assois sur le divan et je me laisse réchauffer par les rayons du soleil. Dehors, il a l'air de faire très froid. À l'intérieur, je suis bien. Mamou n'aime pas geler, alors il fait toujours chaud dans l'appartement.

Je prends une grande respiration et je me dis que cette fois-ci, ça va bien aller. Oui, je me suis réveillée plus tard que je l'aurais voulu, mais je vais faire une chose à la fois.

Je retourne à la cuisine pour me préparer des céréales. En prenant un bol sur la tablette de l'armoire, je me dis que je vais commencer par monter la bibliothèque. C'est ce qui me paraît le plus logique, parce qu'une fois qu'elle sera montée, je pourrai ranger mes livres. Les trois quarts de mes boîtes ce sont des livres, donc ça va faire plus de place.

Après la bibliothèque, je m'arrangerai pour mettre la moitié de mes vêtements dans le garde-robe et l'autre moitié dans la mini-commode, le temps qu'on en achète une plus grande.

La salle de bain est assez spacieuse, je pourrai facilement trouver une place pour ranger mon kit pour les cheveux, en attendant de voir si j'ai l'espace dans ma chambre. Après, j'irai faire une marche jusqu'à ma nouvelle école. J'aimerais essayer le chemin à pied au moins une fois avant demain.

Je veux la sentir. Pas avec mon nez, avec mes tripes. Je vais m'envoyer des bonnes énergies, comme dirait Mamou. Je ne sais pas si ça fonctionne vraiment, mais je ne perds rien à essayer.

Ensuite, je vais revenir ici, préparer mon sac à dos, souper avec Mamou, parler un peu avec Maya au téléphone et me coucher de bonne heure pour être en forme demain.

Mamou dit souvent que tout est une question de choix, dans la vie. On ne peut pas contrôler les choses extérieures, mais on peut se contrôler soi-même, à l'intérieur. Je suis forte. Je le sais maintenant. Après tout ce que j'ai vécu, je ne me laisserai plus marcher sur les pieds.

À travers la fenêtre, je vois le soleil rebondir sur la neige. C'est éblouissant. Ça me calme. Ça me nourrit. Ça me donne confiance. Je sais que peu importe ce qui va se passer demain, je resterai moi-même.

La Fab que je suis.

Je ferme les yeux et je me laisse imprégner par ce sentiment de puissance. C'est tellement bon. Autant j'étais stressée quand je me suis réveillée, paniquée à l'idée de ne pas avoir assez de temps pour tout faire, autant maintenant je me sens apaisée et rassurée. J'ai toute la journée devant moi.

La porte de la maison s'ouvre et je fais le saut. Mamou entre en catastrophe dans la cuisine.

— Fabi ! Grouille ! T'es en retard à l'école !

2

J'entends les mots, mais je ne les comprends pas. Ma mère est une vraie tornade qui court dans la maison. Elle agrippe mon sac à dos et y lance tous les cahiers qu'elle voit.

— Fabi! L'école a appelé, ça fait trente minutes que c'est commencé. Envoie!

— Mais... mais comment ça? C'est pas pédago aujourd'hui?

Ma mère s'arrête net et elle me fixe avec ses yeux remplis de désarroi.

— J'me suis trompée.

— Hein?

— Il y a deux écoles pour le premier cycle du secondaire à Rimouski. Toi tu vas à Saint-Jean, mais je sais pas pourquoi, je me suis ramassée avec le calendrier de l'école Langevin... Pis là, j'ai reçu...

— TU SAIS PAS LIRE?

J'ai hurlé. Ma mère fige. Je ne crie pas d'habitude. Je m'obstine, je boude, je m'enferme dans ma chambre, mais je ne perds pas mes moyens. Mamou me regarde, déstabilisée. Elle ouvre la bouche pour répondre, mais avant même qu'elle puisse émettre le moindre son, j'enchaîne :

— C'est quoi? Ma question est trop compliquée pour toi?

C'est plus fort que moi, mes mots sortent à un niveau de décibels très élevé.

— C'était pas assez de gâcher ma vie depuis six mois, il fallait que t'en rajoutes!

Je ne me reconnais plus du tout. Il y a à peine deux minutes j'étais hyper calme et là, je suis en train d'exploser comme un volcan. J'en tremble. Ma mère, elle, est passée de chaton à tigresse.

— Eille!

Elle crie. Ça, c'est pas nouveau. Mamou crie souvent. De joie. De colère. De peur. Ses émotions sont fortes et elle les vit intensément. Elle est tout le contraire de Manmi, qui n'explose que très rarement.

— Fabiola Marsan, tu vas te calmer!

N'importe quoi! Je ne comprends pas cette phrase. Jamais, dans toute l'histoire de l'humanité, une personne s'est calmée après qu'on lui a hurlé de le faire. Je ne fais pas exception.

— NON! Tu m'écoutes jamais! J'vois pas pourquoi j't'écouterais! J't'avais dit de me réveiller ce matin avant de partir, mais tu l'as pas fait!

— Tu dormais, j'voulais pas...

— J'm'en fous! J'peux pas te faire confiance pour rien parce que tu fais toujours à ta tête!

Je suis incapable d'arrêter.

— Tout ce que t'avais à faire c'était d'avoir le bon calendrier, mais on dirait que même ça c'est trop difficile pour toi!

— Là, ça suffit !

Mamou lâche mon sac à dos, qui tombe lourdement sur le plancher.

— Je travaille comme une folle, ici. Je m'occupe de l'ouverture de la maison de naissance qui a lieu dans deux mois, pis on est en retard de quatre semaines sur notre horaire. J'ai pratiquement pas de jours de congé, pis je peux pas dire aux femmes qui vont accoucher : « Attendez avant d'avoir votre bébé, s'il vous plaît, on n'est pas prêts. »

Je ravale ma colère.

— T'es pas la seule à vivre des affaires difficiles, Fabi. Arrête de regarder ton nombril, pis tu vas voir que le monde continue de tourner même si ta vie fonctionne pas exactement comme tu le voudrais !

Mamou a le don de me faire sentir mal d'être fâchée. Je serre la mâchoire. La rage que je ressens à l'intérieur se transforme en larmes.

— Oui t'es en retard pour l'école, je me suis trompée, mais j'ai pas fait exprès. S'engueuler va rien changer à ça.

— J'y vais pas.

Cette fois-ci, je ne crie plus.

— Pardon ?

Je répète, les dents serrées.

— Je n'irai pas à l'école.

— C'est pas comme ça que ça marche, Fabi.

— J'm'en fous, j'y vais pas.

Arriver en plein milieu de l'année scolaire est déjà assez suicidaire comme ça, j'ai pas besoin de pousser la limite de l'extrême.

Mamou prend une grande respiration.

— Qu'est-ce que j'ai fait pour mériter ça, ce matin ? dit ma mère à voix haute, pour elle-même.

— T'avais juste à pas te séparer ! C'est toi qui as pensé juste à ton nombril.

Ma phrase transperce le cœur de Mamou et le mien aussi, au passage. Je ne savais pas que je pouvais être aussi méchante. Je n'arrive pas à croire que je viens de dire ça à ma mère. Elle non plus, d'ailleurs.

Elle me fixe en silence. Nos regards se soutiennent, mais je ne sais pas ce que je pense. Je voudrais être ailleurs, tout effacer. Je souhaiterais que tout ça ne soit qu'un rêve.

Ma mère s'approche de l'îlot de cuisine et s'assoit sur le tabouret. Elle ferme les yeux et inspire profondément, puis elle se frotte les mains ensemble. C'est sa technique pour gérer ses émotions. J'ai lu assez de livres de croissance personnelle avec elle pour connaître ses stratégies par cœur. D'une voix plus calme, elle me demande :

— C'est quoi ton plan, d'abord ?

Dans ma tête, c'est clair : n'importe quoi sauf aller à l'école.

— J'attends, Fabi. C'est quoi ton plan ?

Je garde le silence.

— Bon. Comme ta langue semble avoir disparu, je vais parler à ta place.

Je déteste quand elle fait ça. Elle est convaincue qu'elle sait tout. Elle m'observe. Je demeure impassible. Elle plisse les yeux légèrement, comme si elle essayait de lire à l'intérieur de moi. C'est ridicule.

— Si tu pouvais, je pense que tu t'en irais loin d'ici.

N'importe qui avec deux de quotient intellectuel serait capable de deviner ça.

— Je pense aussi qu'en ce moment, t'es vraiment fâchée contre moi. Pour le calendrier, mais aussi pour la séparation et tout ce qui a changé dans ta vie depuis six mois. On n'a jamais pris le temps de parler, toi et moi, depuis que tout ça est arrivé. Je pense qu'il faut crever l'abcès.

Là, je suis déstabilisée. Je m'attendais à ce que ma mère me pousse de force dans l'auto pour me reconduire à l'école. Bon, j'exagère, mais dans ce style-là.

— Je sais que Rouyn-Noranda n'a pas été facile pour toi. Je le sais parce que tu n'es plus pareille. Tu as changé. On le voit tout de suite dans tes yeux.

Je ne parle pas. Je ne bouge pas.

— Tu as le regard de quelqu'un qui a connu la souffrance. Pas celle d'une petite chicane entre amies, non, plutôt celle qui t'atteint profondément et te transforme à jamais.

J'essaie de ne montrer aucune émotion, mais c'est difficile. Comment fait-elle pour voir à travers moi de cette manière ?

— Là-bas, tu as touché le fond. Tu t'es retrouvée dans la noirceur. Tu t'es repliée sur toi-même. Tu as douté de toi. Tu as pensé que tu n'en valais pas la peine, que tu ne valais rien. Tu es tombée plus d'une fois et chaque fois tu t'es relevée.

Une boule se coince dans ma gorge. J'ai l'impression que ma mère tient mon cœur entre ses mains et qu'elle regarde tous les recoins de mes secrets.

— J'aurais tellement voulu que tu ne ressenties jamais ça. Mon but a toujours été de te protéger, mon bébé. Je savais que ce jour-là viendrait. Le jour où je ne pourrais plus être ton bouclier. Mais jamais je n'aurais pensé qu'un jour ce serait moi qui te blesserais.

Des sanglots étranglent sa voix.

— Me séparer de ta mère a été la décision la plus difficile de toute ma vie. Parce que je savais qu'elle te briserait, que notre choix t'éclabousserait. Le plus difficile pour moi n'a pas été de déménager toute seule ici, ni de travailler sans arrêt. Ça a été de penser à toi chaque jour en sachant que je ne pouvais rien faire pour calmer ta douleur.

À présent, des larmes coulent sur mes joues. Je réalise que je n'ai jamais pris le temps de parler de la séparation de mes mères avec qui que ce soit. Je me rends compte que j'ai accumulé beaucoup

de peine et de colère depuis des mois. Mamou pleure également.

— Tu vieillis, ma belle. Et ce n'est pas une question d'âge. Tu vieillis d'expérience. Je veux que tu saches que je serai toujours là pour toi. Je serai là pour t'accueillir, pour t'écouter, pour t'aimer quand toi tu ne t'aimeras plus. Je serai ton ancre quand tu seras tempête. Je serai là quoi qu'il arrive. Que tu aies besoin de moi ou que tu me détestes, je ne bougerai pas. C'est la promesse que je t'ai faite quand tu étais dans mon ventre. Je suis ta mère pour la vie. Je ne suis pas parfaite, mais je suis là. Et je le serai toujours.

Mamou essuie doucement les larmes sur son visage. Elle me sourit tendrement. L'intensité émotionnelle est palpable dans la maison. Tout mon être a des frissons. Elle a dit des choses que je n'osais même pas penser à voix basse. Le genre d'idées qui traversent ton esprit, mais que tu repousses tout de suite parce que tu as peur qu'elles s'accrochent et qu'elles te détruisent. Mamou n'a pas peur de ses sentiments. Elle est plus courageuse que moi.

— Alors, dit ma mère après quelques secondes de silence. C'est quoi ton plan ?